

*Nous avons le plaisir de reproduire ici un article publié par le journal « La forêt suisse ». Il s'agit de quelques réflexions inspirées par la grande forêt du Risoud à M. Marc Guignard, municipal, réflexions dont il fit part à une réunion de forestiers.*

*Nous remercions M. Guignard de son autorisation et nous pensons que nos lecteurs auront plaisir, une fois de plus, à goûter l'esprit et l'humour de notre magistrat communal.*

Vous avez, ce matin, parcouru notre grand Risoud, celui que, selon la rumeur populaire mal informée des faits historiques, on nous a pris. Nous le nommons tout de même : notre Risoud car, en qualité de contribuables de l'Etat, nous en sommes, d'une part, demeurés propriétaires et d'autre part, comme il a bien fallu le laisser où il était, il nous est loisible de l'aller voir quand bon nous chante.

Or, vous n'aurez pas été sans remarquer que les grands sapins de ces sombres joux ont quelque chose d'austère et de distant rien chez eux de familier et d'accueillant comme c'est le cas par exemple de nos « assottes » de pâturages, lesquelles tendent leurs bras, si j'ose dire, jusqu'à terre, permettant de les escalader, de les visiter et d'entrer ainsi aisément dans leur intimité. Le sapin du Risoud, lui, est un aristocrate ; il s'est dépouillé de ses rameaux jusqu'à 10 ou 15 mètres de hauteur enlevant ainsi aux intrus toute velléité d'ascension indésirable ou de promiscuité exagérée. Si vous le voyez en hiver, telle une blanche colonne de marbre, il vous apparaîtra encore plus sévère et plus froid.

N'étant pas sylviculteur, mon propos n'est pas de vous tenir un cours sur les mœurs particulières de nos arbres, mais bien plutôt d'établir, entre les dits arbres et nos habitants de la montagne, un parallèle qui n'est pas toujours à notre avantage.

Le Combiar — j'entends le Combiar autochtone — est un sapin du Risoud ; les étrangers ou les *Contédérés* venant s'établir chez nous le savent trop bien. C'est un homme d'abord froid, un peu distant et peu loquace. Il faut un certain temps pour le bien connaître et entrer dans ses bonnes grâces, mais lorsqu'on y est je crois que c'est définitivement.

La difficulté de cette adoption de l'inconnu

ne provient pas — croyons-nous — d'un excès d'orgueil ou de méfiance, non, mais d'une timidité gênante et d'une façon de vivre un peu spéciale.

Le travail s'effectue dans des ateliers où règnent en général et de plus en plus, beaucoup de silence et de calme.

L'horloger qualifié se concentre sur son ouvrage fin et minutieux, il n'a pas le temps de parler ni de se livrer à des démonstrations stériles. L'ouvrier-manœuvre surveillant la marche de sa ou ses machines automatiques, celui que l'on croit un peu l'esclave de mouvements identiques répétés mille fois, n'est pas si esclave qu'il ne paraît car il n'a pas besoin de son intelligence pour travailler mais seulement de ses yeux, de ses mains et parfois de ses pieds ; ainsi son esprit est libre, il vagabonde à l'aise mais sans s'exprimer par des mots.

Une autre raison encore fait du Combiere un individu qui paraît froid et peu sociable : il aime sa forêt, il va la voir souvent, été comme hiver, et là, comme Beethoven dans la campagne viennoise, il écoute, il médite, il regarde, il cherche une nourriture à sa rêverie, à son besoin de beauté et de poésie. Le chant des oiseaux, la plainte du vent dans les cimes, la splendeur des sapins étincelants de givre aux jours d'hiver le plongent dans une euphorie qui suffit à son bonheur. Quoi d'étonnant dès lors qu'il soit si peu loquace ? S'il vous parle peu, s'il oublie de répondre à vos questions, ne le jugez pas trop durement ; il en serait tout étonné !

Voici quelques défauts de nos Combiere — ils en ont d'autres — ils ont aussi, je crois, des qualités mais vous pensez bien que ce n'est pas à moi d'en faire ici étalage.

Et pourtant une chose est certaine : c'est que vous sachant dans cette salle — car ils savent que vous y êtes — sachant qu'une élite du pays vient admirer leur bois et leurs forêts, ils en sont fiers, heureux et satisfaits.

Il est vrai que parfois on plaisante un peu — mais si peu — nos inspecteurs forestiers. Sur quoi, direz-vous ? Je vais vous le dire : c'est un secret, ne le confiez à personne ! Notre malice s'exerce sur la légendaire frugalité et la composition hétéroclite de leurs menus lorsqu'ils mangent en forêt. Là, rien d'ordonné, de savant, de

rationnel ; pas de bonne soupe comme assise du repas, suivie d'un « bocon » de lard gras puis d'un autre de fromage comme c'est le cas pour nos gardes de triage, hommes de grand appétit ! Non, c'est d'abord une pomme ou deux, une tomate nature, une feuille de salade sans vinaigre ni sel, une mince lame de fromage, quelquefois une feuille de jambon, puis de nouveau une pomme ou autre fruit, tout cela sans suite logique.

Et le liquide ? Ah ! le liquide ! Croyez-moi si vous voulez mais j'imagine que nos inspecteurs luttent davantage contre la mévente des abricots du Valais que contre celle des vins vaudois ! Si l'on pouvait voir au travers des cloisons opaques et hermétiques des thermos, l'on apercevrait les piquettes les plus invraisemblables.

Ce sont là bien sûr de petits travers qui ne sont pas défauts, car il faut tout de même constater que, devant un menu bien ordonné ces messieurs savent y faire honneur aussi bien que n'importe quel conseiller d'Etat, syndic ou municipal qui, eux, jouissent d'une réputation toute particulière en matière de gastronomie !

Mais si l'on blague un peu nos ingénieurs forestiers sur ce sujet spécial, il est juste de dire aussi que nous rendons un hommage mérité à leur qualités professionnelles.

Il y a seulement trente à quarante ans, on doutait, dans les municipalités, de l'utilité de payer très cher un fonctionnaire qui ne ferait pas pousser les arbres d'un centimètre de plus. Les sections des forêts faisaient pression sur l'inspecteur d'arrondissement pour qu'il marque de beaux bois se vendant bien afin de renflouer des caisses communales souvent affamées.

Aujourd'hui, après expériences faites, on ne conçoit plus de culture forestière sans l'aide du spécialiste. M. Pillichody, notre ancien inspecteur, dès son arrivée au Chenit en 1917, a purgé nos forêts d'une quantité énorme de mauvais fûts, tarés, tordus, prenant trop de place et trop de lumière. Ses successeurs ont poursuivi ce travail afin que la forêt produise de manière intensive, des bois de qualité toujours supérieure.

L'on disait aussi que, pour faire œuvre vraiment judicieuse, il faudrait que les ingénieurs forestiers vivent deux ou trois siècles ; ce n'est maintenant plus nécessaire et vous pouvez. Messieurs les inspecteurs, mourir tranquilles à un âge normal puisque vous connaissez les résultats des efforts de vos anciens et que vous n'avez qu'à faire comme eux en améliorant sans cesse vos méthodes.